

Quiconque a été contraint à l'exil n'en sort plus de toute sa vie. L'exil est fait aussi de quelques instants très courts, imperceptibles, ordinaires. Par exemple, on ferme une porte, on monte dans une voiture; vu de l'extérieur, c'est un événement insignifiant, minuscule, mais après lequel tout est irrémédiablement terminé. En soi, tout est comme toujours, sauf que l'on s'aperçoit brusquement que l'on emporte sa langue avec soi, qu'on l'a désormais en soi et derrière soi, mais ni autour ni devant soi. L'exil coupe la vie en deux moitiés inconciliables : l'avant et l'après; constat très banal, pourrait-on rétorquer, mais qui fonde, mine et dédouble à la fois, comme un double fond, l'être de l'exilé.

Non qu'un exilé soit en quelque sorte devenu double, pas du tout; en effet, il est à l'abri de toute schizophrénie : c'est un luxe qu'il ne saurait se permettre, il a déjà trop à faire, car dès le premier instant de l'exil commence un travail qui prendra toute une vie. Et en même temps, surtout si l'on est encore un jeune garçon, il faut fixer à jamais en soi tout ce que l'on quitte sans espoir de retour, et se confronter à l'absolument nouveau.

D'un seul coup, on devient conscient de la langue autrement que jusqu'alors, on devient un être linguistiquement dédoublé. Le bilinguisme est d'une certaine manière un phénomène heureux, tandis que le dédoublement linguistique coïncide avec l'interdiction d'exister : on parle une langue interdite, une langue que l'on ne pouvait que « salir », comme on disait alors, rien qu'en la mettant dans sa bouche. Ce fut ainsi que la langue maternelle devint une langue secrète que l'on garda pour soi, sans pouvoir la montrer en pays étranger, aussi longtemps que durèrent la guerre et les massacres hitlériens.

Deux sensations spatiales différentes se superposent : la première spatialité est celle des premières impressions de l'enfance, celle avec laquelle commence la compréhension du monde en général, celle sur laquelle les formes et les couleurs, les bruits et les voix se fondent pour toujours. Elle est désormais le monde interdit d'où l'on a été rejeté en tant que coupable de naissance. La deuxième prise de conscience de l'espace est celle dans laquelle les objets les plus quotidiens acquièrent désormais quelque chose de familier et se superposent aux premières sensations.

Il s'agissait d'emporter chaque particularité du pays natal, d'enregistrer le plus petit détail. Il s'agissait de photographier le pays natal à certains moments avec une telle netteté que ses grandes lignes pourraient demeurer en vous comme une trame de sensations. Il est étonnant de voir tout ce que le cerveau peut faire à cette occasion ; il travaille si parfaitement qu'après quatre-vingts ans, tout est encore en place, à tel point que sous chaque image perceptive du présent, une autre image, une image fantôme du passé, remonte à la surface, non pas d'un passé quelconque, mais d'un passé interdit dont on a été exclu.

Ce qui est étrange dans l'exil, c'est l'intensité objective de la séparation ; bien que l'enfant ne comprenne pas exactement l'ampleur de ce qui se passe, l'œil enregistre le détail le plus infime, le plus insignifiant, chaque fibre de bois, chaque brin d'herbe, le son de chaque voix ou la façon dont les portes des compartiments du train de banlieue se ferment les unes après les autres. Ce qui restera l'archétype de tout voyage, c'est le bref trajet de Reinbek à la gare centrale de Hambourg, avec sa durée précise de vingt-sept minutes, Hambourg d'où l'on partit sans les parents pour Florence, et de là pour la France ; ce parcours est désormais une plaque tournante, à jamais fixée, autour de laquelle gravitent toutes les autres images de paysages, comme si ce court voyage intermédiaire orientait toute la géographie intérieure.

À dix ans, on fut envoyé en exil. On en avait été averti plusieurs semaines à l'avance, c'est pourquoi la perception se fit de plus en plus précise, de plus en plus aiguë ; c'était comme si l'on gravait et fixait chaque détail en soi, parce que l'on savait : « Plus jamais ». C'était comme si l'on avait su d'avance qu'il fallait faire provision d'impressions visuelles parce qu'elles ne se reproduiraient jamais. On apprend à voir autrement, on cerne du regard avec précision ce que l'on veut voir, on le grave soigneusement dans sa mémoire : le moulin de Schönningstedt, le pont sur la Bille, la lisière du bois de Vorwerksbusch – autant de repères qui aideront ensuite à s'orienter en pensée quand on n'y sera plus. Les yeux ont été comme réglés au plus juste, l'image aussi précise que possible pour qu'elle ne s'efface plus, et de fait, ces images intérieures sont aujourd'hui encore aussi nettes qu'il y a quatre-vingts ans.

Les images du passé, ou plutôt leur matérialité, leurs couleurs, leurs odeurs, leurs bruits ou leurs formes, accom-

pagnent curieusement toujours la perception actuelle comme sa trame de fond, d'autant plus que le dédoublement linguistique accompagne presque toujours l'exil. Le dédoublement linguistique est peut-être autre chose encore que le bilinguisme. Ce dernier est un simple savoir-parler, une aptitude purement technique : quelqu'un qui est *bilingue* parle une langue aussi bien que l'autre, avec peut-être seulement une certaine absence d'arrière-plan, ou plutôt avec cet arrière-plan supplémentaire que l'on acquiert en apprenant la langue. Mais l'être *linguistiquement dédoublé* ne cesse de trimballer avec lui la première langue *sous* l'autre, qu'il le veuille ou non. Il n'a pas « appris » sa deuxième langue, c'est elle qui a fondé sa survie.

L'exil est aussi fait de quelques instants très courts, imperceptibles, banals : on ferme une porte, par exemple pour monter dans une voiture. Vu de l'extérieur, c'est un événement anodin, minuscule, mais après lequel tout est irrémédiablement terminé. En soi, tout est comme toujours, sauf que l'on constate soudain que l'on emporte sa langue avec soi, qu'on l'a désormais en soi et derrière soi, mais ni autour ni devant soi. D'un seul coup, on devient conscient de la langue autrement que jusqu'alors, on devient linguistiquement double. Un enfant exilé perd le cours historique de sa langue d'origine, qui continue à se développer sans lui. Lors du retour ultérieur à la langue maternelle, toute une partie du voyage de découverte linguistique fera alors défaut.

L'exilé traîne toujours son « pays natal » derrière lui, il a son lieu de vie dans son dos, l'endroit où eut lieu la première connaissance entièrement tributaire de la gangue de sensations qui a plus généralement déterminé la perception de soi, de même qu'elle repose sur les premières sensations

spatiales. La caractéristique physique de l'exil est que l'on a derrière soi ce que l'on devrait avoir autour de soi. L'environnement du monde n'est plus lié à la langue maternelle. L'exil est le moment où la présence se renverse en absence, en un moment intemporel, c'est une frontière infranchissable nettement dessinée qui ne sépare pas seulement l'autrefois de l'aujourd'hui, le présent du passé, mais aussi deux visions différentes de soi, deux horizons différents de soi, qui forment pourtant une unité fermée. Le renversement ne se fait pas par hasard, par accident, mais comme une contrainte inéluctable.

L'exil, comme la peur, « ronge l'âme », il dévore la couche la plus intime de l'âme, là où elle commence. Il efface toutes les images, toutes les voix, toutes les odeurs et les bruits, il oblige à opérer sur soi-même un retournement. L'exil vous retourne comme un sac. L'exil ne vous lâche jamais, il s'installe dans votre poitrine. Ce qui est étrange dans l'exil, c'est la netteté de cette frontière qui sépare deux dispositions géographiques incompatibles et pourtant imbriquées l'une dans l'autre.

L'exil est dans la bouche de l'exilé comme la bride dans celle du cheval : une entrave pas toujours perceptible mais toujours présente ; l'exil devient un état physique, une coloration qui recouvre tout et confère à l'exilé une étrangeté singulière. En fait, il ne devrait croire en rien ni en personne, car toute croyance est une menace. L'exilé sait que, tôt ou tard, on pourrait lui reprocher de ne pas être à sa place. Si sûr soit-il d'avoir été accueilli une fois pour toutes, la possibilité subsiste de lui dénier son appartenance ; et en tant qu'exilé, tout retour définitif lui est interdit. Dès lors, il s'agit pour l'exilé de ne pas laisser le mal du pays s'approcher de lui, de le repousser absolument.

Vu de l'extérieur, l'exil semble être un événement anodin, minuscule, mais après lequel tout est irrémédiablement terminé. En soi, tout est comme toujours, sauf que l'on constate brusquement que l'on emporte sa langue avec soi, qu'on la traîne désormais en soi et derrière soi. En exil, on emporte la langue du mal du pays ; mais personne ne devait le savoir, elle était devenue une langue de guerre, une langue interdite, une langue qui vous menaçait de mort. Mais c'est aussi un chemin direct et commode vers la découverte et la connaissance de soi, car on se sent toujours en quelque sorte « à l'écart ». On est en train de parler avec quelqu'un, on est assis quelque part, on marche entre des arbres, ou bien on se trouve sur un quai de gare, et voilà que tout d'un coup on est pris en flagrant délit, un froid glacé vous envahit à l'improviste, comme une paralysie intérieure à travers laquelle on sent le niveau de ses émotions qui monte et qui bientôt éclate, jusqu'à transpirer de honte.

L'exil est loin d'être méritoire, loin d'être un exploit ; il apporte la certitude de ne pas être confondu – « c'est l'un d'entre eux » – mais il apporte surtout la certitude d'avoir, comme c'est ici le cas, totalement intégré le pays d'accueil et de sentir qu'on lui appartient. En France, malgré les apparences actuelles, l'accueil est d'autant plus facile qu'on ne vous demande rien. On ne doit se soumettre à aucune croyance, aucune servitude religieuse ni même politique n'est exigée par l'État ; payer des impôts et se comporter correctement sont les règles de base de la *République laïque*\* française. Hélas, l'État neutre est de plus en plus rejeté par les nouveaux exilés, surtout par les migrants.

\* Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.D.T.)